

Nina Stan

Le Secret de l'Amazone



À Michel.

EXTRAIT

Celui qui est le maître de lui-même est plus grand que celui qui est le maître du monde.

Bouddha

EXTRAIT

Chapitre 1

Le ciel était gris et laiteux. La pluie s'abattait comme presque tous les jours en cette saison sur Manacapuru, au Brésil. La ville arborait toujours ses ornements de fête, quelques jours après le Nouvel An. C'était la période des grandes vacances scolaires, qui perdureraient encore un peu plus de deux mois.

Aux extrémités de la ville, entre de grandes et belles maisons bien entretenues aux jardins à l'aspect des plus paradisiaques, se tenait une maison verte, parmi des arbres qui devaient dater de plusieurs années, luttant pour conquérir les hauteurs.

Le jardin était environ cinq fois plus grand que la maison elle-même. Des palmiers l'entouraient de toutes parts et le terrain en entier était clôturé par des buissons.

Des paniers de fleurs multicolores étaient suspendus sur le mur aux cotés de la porte d'entrée, livrant leur parfum subtil à tous les visiteurs. Les orchidées semblaient pousser comme de la mauve

herbe près des troncs d'arbres dans l'herbe haute, devant la maison, et seul un petit chemin de dalles rondes permettait d'atteindre la porte.

La forte pluie s'arrêta aussi vite qu'elle était venue, les nuages gris couvrant le ciel se dispersant petit à petit vers l'horizon, laissant dans l'atmosphère comme une fraîcheur agréable et un silence presque apaisant.

Une femme sortit alors dans le jardin par la porte-fenêtre, derrière la maison, en tenant un téléphone contre son oreille.

« Oui, je comprends... pauvre petite... Oui, elle sera sûrement mieux ici... Oh, elle sera un peu dépaysée, c'est sûr, mais... oui, oui... compte tenu de ce qui vient de lui arriver... oui, Maya n'aura aucun mal à l'accepter, j'en suis sûre. Et puis, elles ont encore deux mois de vacances pour faire connaissance... oui, quatorze ans... Est-ce qu'elle est d'accord, au moins ? Vous lui en avez déjà parlé ?... Oh d'accord... Oui, évidemment. Et quelqu'un va l'accompagner, n'est-ce pas ?... Ah, vous-même, très bien... Oui, oui, exactement. Le dix janvier ? Alors, c'est définitif ?... Hmm, d'accord... Oui... Oui, oui... merci, à vous aussi. Au revoir ! »

Elle rentra ensuite dans la maison par la porte-fenêtre qui menait dans la cuisine, remit le combiné à sa place et alla inspecter le contenu de la casserole qui frémissait au-dessus du feu.

« Maya ! Ella ! appela-t-elle. C'est prêt, vous pouvez venir ! »

Au premier étage de la maison, Maya referma le livre qu'elle était en train de lire, sortit de sa chambre et descendit les escaliers, sa longue queue de cheval brune rebondissant à chaque pas. Elle avait des yeux vert émeraude dont l'origine était inconnue de tous, qui contrastaient sur sa peau bronzée.

« Tu peux mettre la table, s'il te plaît ? la pria sa mère.

– Oui. »

Maya mit la table puis s'assit sur sa chaise respective.

Une autre petite fille fit son apparition dans la pièce. La petite sœur de Maya, Ella, était âgée de cinq ans. Elle avait les cheveux longs et châains avec des mèches dorées par le soleil, et des grands yeux d'un brun presque noir qui semblaient toujours vous dévisager d'un air interrogateur.

Le père de Maya entra ensuite dans la pièce et s'installa à table.

« Déjà rentré ? s'étonna la mère.

– Oui, on a bien travaillé, aujourd'hui. Ils sont venus chercher le cacao plus tôt, alors j'ai fini pour la journée.

– Alors tu pourras faire à manger pour ce soir. Il faut que j'aille en ville avec Maya et Ella pour faire les courses. »

La famille Coelho menait une existence assez aisée. La mère de Maya était portugaise. Elle avait quitté son pays pour le Brésil où elle s'était mariée

avec Daniel, Brésilien. Elle était horticultrice et cultivait en particulier les orchidées qu'elle préférait entre toutes les fleurs, comme pouvait le témoigner les innombrables espèces présentes dans le jardin. Le père de Maya, lui, gérait une entreprise de cacao bio et équitable.

Maya se servit en riz et légumes.

« Le tuteur temporaire de Tia vient d'appeler, annonça madame Coelho. Ils vont normalement arriver le dix janvier. Ce n'est pas définitif mais comme c'est les vacances, que Maya et elle ont le même âge... Et puis la pauvre petite, elle serait sûrement mieux ici. Perdre ses parents à cet âge, c'est terrible.

– Tu as bien fait, assura Maya. Un dépaysement total, je pense que ça ne peut lui faire que du bien.

– Oui, acquiesça son père.

– Mon... mon frère aurait sans doute fait pareil », balbutia sa mère.

Elle prit ensuite une grosse bouchée de nourriture pour s'empêcher de fondre en larmes.

Maya n'osa pas dire pour la millième fois qu'ils n'étaient peut-être pas morts.

Le frère de sa mère, resté au Portugal, ainsi que sa femme, venaient de disparaître il y a environ deux mois pendant leurs vacances en Égypte, et il en avait été conclu qu'ils étaient morts, même si les corps n'avaient pas été retrouvés. La cousine de Maya, maintenant orpheline, allait donc venir passer les

vacances ici et resterait peut-être avec eux.

Les jours qui séparaient son arrivée passèrent relativement vite.

La ville s'était débarrassée de ses décorations pesantes, s'allégeant un peu avant d'être à nouveau assaillie par les artifices du Carnaval, en février.

Maya avait préparé la chambre d'amis qui se trouvait juste à côté de la sienne. Sa cousine devait arriver le lendemain. Elle partait de Porto vers treize heures au Portugal pour arriver dix heures plus tard, à dix-huit heures à l'aéroport de Manaus, lorsqu'il commençait déjà à faire nuit. Le décalage horaire était de quatre heures.

Madame Coelho et ses deux filles se rendraient à Manaus plus tôt pour aller sur les marchés flottants, afin de faire le plein de fruits et légumes que Tia avait sûrement hâte de goûter.

Le lendemain, Maya et sa petite sœur aidèrent la mère à préparer le repas pour le soir. Monsieur Coelho travaillait toujours mais sa femme avait pris quelques jours de repos, même si la majeure partie de son travail se faisait à la maison. Elle aurait ainsi le temps nécessaire pour s'occuper de ses invités, car monsieur Pereira, le tuteur, resterait sans doute quelques jours pour explorer l'environnement dans lequel il allait laisser sa protégée.

Elles partirent donc toutes les trois, en voiture, vers seize heures.

La distance qui séparait Manacapuru de Manaus

était de soixante et onze kilomètres. Arrivées à Irlanduba, elles devaient prendre un pont de plus de trois milles cinq cents mètres qui traversait le rio Negro pour atteindre Manaus.

Après avoir été au marché, elles se rendirent à l'aéroport pour attendre Tia.

Maya se demanda si elle reconnaîtrait sa cousine, qu'elle n'avait vu qu'en photo il y a quelques jours, par internet. Elles n'avaient reçu qu'une seule photo par mail, avec Tia et son tuteur, afin de les reconnaître lorsqu'ils arriveraient. Il était vrai qu'elle lui ressemblait un peu, dans les traits du visage, mais elle avait les yeux noisette et les cheveux plus clairs, et sa peau était aussi moins bronzée.

Maya s'assit avec sa mère et attendit. Il était déjà six heures moins le quart. Si l'avion était à l'heure, sa cousine ne devait plus tarder.

Dix-huit heures cinq. Aucun visage qu'elles puissent reconnaître.

« Ils ne devraient plus tarder », assura madame Coelho.

Elle regarda sur le tableau affichant les vols. L'avion en provenance de Porto venait vraisemblablement d'atterrir.

Elles scrutèrent toutes les personnes avançant vers la sortie, lorsque Maya crut enfin reconnaître sa cousine.

« Je crois que je l'ai vue », fit-elle.

Elle se leva. Oui, ce devait être Tia, accompagnée

par un grand homme en costume et cravate. Son tuteur.

« Mais oui, c'est elle, s'enthousiasma sa mère. Tia ! » lança-t-elle en direction de la jeune fille qui regardait maintenant elle aussi dans leur direction.

Tia fit un signe de la main et s'avança vers elles, l'air plutôt réjoui, son tuteur suivant derrière elle.

Madame Coelho prit sa nièce dans ses bras.

« Tia ! La dernière fois que je t'ai vue tu n'étais qu'un tout petit bébé. »

Elle prit son visage entre ses mains.

Madame Coelho ne donnait même pas le temps à Tia de s'exprimer. Cette dernière promenait son regard alternativement du visage de sa tante à celui de sa cousine.

« Merci de m'accueillir, tante Maria.

– Oh, appelle-moi Maria, tout simplement. C'est un plaisir, vraiment. »

La mère de Maya se tourna enfin vers l'homme en costume-cravate, le tuteur – mais plus pour longtemps – de Tia.

« Tu vas bien ? demanda Maya à sa cousine. Tu dois être vraiment fatiguée après ce long voyage.

– Oui, un peu.

– Bonjour Tia ! s'exclama poliment Ella. Je suis contente de te voir !

– Merci, moi aussi je suis contente de vous voir toutes les deux.

– Tu as faim ? demanda Maya.

– Oh oui, je meurs de faim.

– Alors, on y va ? » les coupa madame Coelho.

Ils regagnèrent la voiture et les trois filles occupèrent la banquette arrière. Elles ne parlèrent plus trop sur le trajet du retour. Maya vit que sa cousine était sur le point de s'endormir, alors elle ne l'embêta pas.

Arrivés à la maison, ils se mirent directement à table. Le père de Maya était rentré avant et avait eut le temps de réchauffer le repas.

Tia et monsieur Pereira se régalaient, visiblement. Le plat était composé de légumes au lait de coco, d'haricots noirs et de riz. Maya avait aussi préparé un gâteau au chocolat et aux bananes qui plût beaucoup à sa cousine.

Après le repas, madame Coelho appela sa fille pour qu'elle l'aide à mettre un matelas par terre, dans sa chambre, pour Tia, afin de laisser la chambre d'amis à Monsieur Pereira qui restait seulement pour la nuit, et repartait déjà le lendemain.

Maya céda son lit à sa cousine et se contenta du matelas.

Le lendemain, elle lui fit visiter la maison. Tia s'était émerveillée devant toutes les orchidées qui poussaient dans le jardin. Maya lui avait présenté ses deux chiens, un teckel mâle du nom de Piki et un labrador femelle du nom de Doli, et sa cousine qui semblait beaucoup aimer les animaux s'entendait déjà très bien avec eux.

Elles repartirent vers Manaus à treize heures pour raccompagner monsieur Pereira à l'aéroport.

Les parents de Maya avaient signé tous les papiers qui leur avaient été présentés. Madame Coelho et son mari était temporairement les nouveaux tuteurs de Tia Pinto, mais la décision finale revenait toujours à celle-ci.

« Nous allons voir le mariage des eaux, avait annoncé Maya à sa cousine.

– Le mariage des eaux ?

– Tu n'en as jamais entendu parler ? Attends, tu vas voir. »

Après avoir déposé monsieur Pereira à l'aéroport, elles descendirent à huit kilomètres en aval de Manaus et gagnèrent la rive du rio Negro pour prendre un bateau qui les conduisit là où l'on voyait distinctement les eaux jaunes du rio Solimões et les eaux noires du rio Negro couler côte à côte sans se mélanger.

« Comment une chose pareille est possible ? demanda Tia.

– C'est dû à la vitesse des deux affluents et à leur température, expliqua Maya. Les eaux jaunes ont une température d'environ vingt degrés et les noires environ trente degrés. Les deux affluents coulent l'un à côté de l'autre sur plus de trente kilomètres avant de se mélanger. Voilà, c'est le mariage des eaux.

– Alors elles sont vraiment mariées ensemble ? demanda d'un air très sérieux la petite Ella. Comment

des eaux peuvent se marier ensemble ? D'habitude, c'est les personnes qui se marient. »

Madame Coelho, Maya et Tia éclatèrent de rire.

« C'est une façon de parler, expliqua Maya à sa petite sœur qui les observait sans comprendre pourquoi elle avait provoqué une hilarité générale.

– Une façon de parler... répéta-t-elle en demeurant pensive. C'est une blague, alors. »

Elles allèrent ensuite visiter le musée de l'Indien, puis le parc animalier, et se rendirent une fois de plus au marché.

Tia était friande de tous les fruits du pays. Maya l'avait vue en manger une grande quantité au petit-déjeuner, et comme il n'en restait presque plus, madame Coelho en acheta deux fois plus.

Elles rentrèrent à la maison vers dix-neuf heures, après une journée bien remplie.

« Il ne nous reste presque plus rien à visiter, maintenant, déclara la mère de Maya.

– Ce n'est pas grave, répondit Tia. Je me plais très bien ici aussi. »

Les affaires de Tia furent déplacées dans la chambre d'amis et Maya put reprendre son lit.

Chapitre 2

Les rayons du soleil perçaient par la fenêtre et teintaient la pièce d'une lueur orangée quand Maya daignât enfin ouvrir les yeux.

Un coup d'œil sur la montre la fit sauter du lit : neuf heures. Elle s'habilla en vitesse. Elle se levait plus tôt, d'habitude. Tia devait sûrement être réveillée.

Elle descendit dans la cuisine.

« Bonjour ! » fit-elle en entrant.

Sa cousine était en train de dévorer des mangues, et sa mère décortiquait du maïs avec l'aide d'Ella.

« Ah, Maya, enfin ! fit sa mère. Ton grand-père vient manger pour midi. Il faut m'aider à préparer le repas. Tu peux faire le dessert ?

– Évidemment. Tu avais déjà prévu quelque chose où je peux faire ce que je veux ?

– J'avais pensé à un flan au coco avec de la mousse de fruits de la passion.

– D'accord. Et pour le repas ?

– Une salade de maïs au cœur de palmier et des

légumes aux épices avec du manioc. Pour ça je me débrouille. »

Maya prépara donc le dessert avec sa cousine.

Après avoir terminé, elle alla se doucher puis rejoignit Tia dans le jardin.

Elle la vit assise sur un muret de pierre, la tête enfouie dans ses mains.

En se rapprochant, Maya entendit de faibles sanglots. Elle s'assit aux côtés de sa cousine et posa une main sur son épaule.

Depuis qu'elle était arrivée, Maya ne l'avait pas vue pleurer une seule fois. Le changement, l'occupation avaient dû diriger ses pensées vers autre chose que ses parents disparus.

« Je ne peux pas dire que je te comprends, fit Maya. Je ne sais pas ce que c'est. Je ne suis pas à ta place et je n'ai pas vécu ce que tu vis. Mais il faut que tu gardes espoir. »

Tia ne répondit rien mais elle renifla.

Maya disait-elle les bons mots ? Elle s'était toujours sentie désemparée, impuissante et gênée face à quelqu'un qui pleurait.

Elle alla lui chercher un mouchoir, puis se rassit auprès d'elle.

« Mais s'ils étaient morts... on aurait retrouvé leurs corps, murmura-t-elle, craignant de la chagriner encore plus.

– Ça fait plus de deux... deux mois... bégaya Tia,

prise par des soubresauts incessants. Qu'est-ce que... Qu'aurait-il pu leur arriver d'autre ? C'était la... première fois qu'ils partaient en vacances tous les deux... sans moi. Et il n'y avait rien qui puisse faire que quelqu'un leur aurait voulu du mal, rien. Ils ne peuvent pas s'être perdus non plus. Je ne comprends pas. Si seulement je savais ce qui leur est arrivé... »

Leur discussion s'arrêta là. Maya se sentit mal de lui avoir parlé ainsi, entretenant pour elle un espoir qu'elle n'avait peut-être plus ou qu'elle s'interdisait, mais Tia semblait aller un peu mieux.

Le grand-père de Maya arriva et ils se mirent à table.

Tia avait séché ses larmes et essayait de remplir le vide qu'elle sentait au creux de sa poitrine avec de la nourriture.

« Maya ? appela son grand-père après qu'ils eurent fini de manger. Tu peux venir avec moi dans le jardin, s'il te plaît ? »

Il avait dit ces mots avec une expression mystérieuse sur son visage.

Le grand-père de Maya était un personnage assez curieux. Il avait souvent des expressions enfantines : lorsque quelqu'un lui racontait quelque chose d'insolite, il écarquillait les yeux et ouvrait la bouche en grand, et s'il était mécontent, il fronçait exagérément les sourcils et pinçait les lèvres.

La mère de Maya trouvait que son beau-père manquait de sérieux, et pour tout dire, elle le trouvait

plutôt bizarre. Elle disait qu'il était resté enfant, qu'il n'avait pas grandi.

Malgré cela, elle était toujours la première à l'inviter à table, et l'aimait finalement beaucoup, surtout quand il la faisait rire alors que ce n'était même pas son intention. Madame Coelho partait alors dans un fou rire que jamais personne ne lui aurait soupçonné, et son beau-père la regardait sans comprendre pourquoi elle riait, tout à coup. Puis il commençait à rire lui aussi à s'en étouffer. Au final, tout le monde riait sans trop savoir pourquoi.

Maya suivit son grand-père une dizaine de mètres dans le jardin. Il était resté debout, face à la forêt.

« Maya. Je vais te donner quelque chose. »

Il sortit de sa poche un objet. Un médaillon en argent, de forme ovale, avec une grosse pierre blanche transparente à reflets argentés incrustée au milieu. Il semblait même qu'elle émettait une faible lumière, peut-être du fait de sa brillance.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Maya en écarquillant les yeux. D'où est-ce que tu l'as ? C'est de grand-mère ?

– Non. Je l'ai trouvé dans la forêt. »

En disant cela, il fronça les sourcils.

Maya savait qu'il n'aimait pas parler de sa grand-mère. Elle était morte en accouchant du père de Maya.

« Qu'est-ce que c'est comme pierre ? demanda Maya. Je n'en ai jamais vues des comme ça.